

Oiseaux

L'agriculture industrielle ayant beaucoup fait pour les oiseaux (à peu près autant que le pangolin du marché de Wuhan pour l'état sanitaire de la planète), abordons le sujet humblement. Par une bluette techniquement irréprochable ; par un lieu commun, pile & face. Et nous concluons.

Un souvenir d'école primaire, donc – une des premières poésies apprises par cœur sur le banc, nous avons tous été enfants :

Le merle

Un oiseau siffle dans les branches
Et sautille gai, plein d'espoir,
Sur les herbes, de givre blanches,
En bottes jaunes, en frac noir.

C'est un merle, chanteur crédule,
Ignorant du calendrier,
Qui rêve soleil, et module
L'hymne d'avril en février.

Pourtant il vente, il pleut à verse ;
L'Arve jaunit le Rhône bleu,
Et le salon, tendu de perse,
Tient tous ses hôtes près du feu.

Les monts sur l'épaule ont l'hermine,
Comme des magistrats siégeant.
Leur blanc tribunal examine
Un cas d'hiver se prolongeant.

Lustrant son aile qu'il essuie,
L'oiseau persiste en sa chanson,
Malgré neige, brouillard et pluie,
Il croit à la jeune saison.

Il gronde l'aube paresseuse
De rester au lit si longtemps
Et, gourmandant la fleur frileuse,
Met en demeure le printemps.

Il voit le jour derrière l'ombre,
Tel un croyant, dans le saint lieu,
L'autel désert, sous la nef sombre,
Avec sa foi voit toujours Dieu.

A la nature il se confie,
Car son instinct pressent la loi.
Qui rit de ta philosophie,
Beau merle, est moins sage que toi !

Théophile Gautier, *Émaux et Camées*, 1852. « Impeccable », disait Baudelaire. Certes.

Continuons à puiser dans le magasin des poncifs, un des plus ravageurs. Je n'en rappelle que trois strophes : l'ode en compte huit.

Ode to a Nightingale

My heart aches, and a drowsy numbness pains
 My sense, as though of hemlock I had drunk,
Or emptied some dull opiate to the drains
 One minute past, and Lethe-wards had sunk:
'Tis not through envy of thy happy lot,
 But being too happy in thine happiness,—
 That thou, light-winged Dryad of the trees
 In some melodious plot
Of beechen green, and shadows numberless,
 Singest of summer in full-throated ease.

O, for a draught of vintage! that hath been
 Cool'd a long age in the deep-delved earth,
Tasting of Flora and the country green,
 Dance, and Provençal song, and sunburnt mirth!
O for a beaker full of the warm South,
 Full of the true, the blushful Hippocrene,
 With beaded bubbles winking at the brim,
 And purple-stained mouth;
That I might drink, and leave the world unseen,
 And with thee fade away into the forest dim:

Fade far away, dissolve, and quite forget
 What thou among the leaves hast never known,
The weariness, the fever, and the fret
 Here, where men sit and hear each other groan;
Where palsy shakes a few, sad, last gray hairs,
 Where youth grows pale, and spectre-thin, and dies;
 Where but to think is to be full of sorrow
 And leaden-eyed despairs,
Where Beauty cannot keep her lustrous eyes,
 Or new Love pine at them beyond to-morrow.

John Keats (*Odes de 1819*)

Soit, ceci :

Ode à un rossignol (une version parmi d'autres)

1.
Mon cœur souffre et la douleur engourdit
Mes sens, comme si j'avais bu d'un trait
La ciguë ou quelque liquide opiacé,
Et coulé, en un instant, au fond du Léthé :

Ce n'est pas que j'envie ton heureux sort,
Mais plutôt que je me réjouis trop de ton bonheur,
Quand tu chantes, Dryade des bois aux ailes
Légères, dans la mélodie d'un bosquet
De hêtres verts et d'ombres infinies,
L'été dans l'aise de ta gorge déployée.

2.

Oh, une gorgée de ce vin !
Rafrâichi dans les profondeurs de la terre,
Ce vin au goût de Flore, de verte campagne,
De danse, de chant provençal et de joie solaire !
Oh, une coupe pleine du Sud brûlant,
Pleine de la vraie Hippocrène, si rougissante,
Où brillent les perles des bulles au bord
Des lèvres empourprées ;
Oh, que je boive et que je quitte le monde en secret,
Pour disparaître avec toi dans la forêt obscure :

3.

Disparaître loin, m'évanouir, me dissoudre et oublier
Ce que toi, ami des feuilles, tu n'as jamais connu,
Le souci, la fièvre, le tourment d'être
Parmi les humains qui s'écoutent gémir.
Tandis que la paralysie n'agite que les derniers cheveux,
Tandis que la jeunesse pâlit, spectrale, et meurt ;
Tandis que la pensée ne rencontre que le chagrin
Et les larmes du désespoir,
Tandis que la Beauté perd son œil lustral,
Et que l'amour nouveau languit en vain.

.../... (arrêtons là, c'est trop beau !)

À quoi nous adjoindrons ceci, signé Emmanuel Hocquard :

N'appellez pas,
n'appellez pas cela chanter !
Toute la nuit
il a rugi sous ma fenêtre.
N'appellez pas le rossignol !
...
Vieux séducteur,
faune ailé,
bonimenteur des champs de foire,
cette fois-ci, tu exagères.
...
Je n'ai pas dormi. Je te hais.
Que tu te sois laissé prendre
au piège de la nature amoureuse,
passe encore.
Cela arrive tous les jours à plus malin que toi.

Mais que tu sois devenu
cette figure emblématique
de l'amour en littérature,
voilà qui dépasse les bornes.
La rose qui,
dans ce domaine,
n'a rien à t'envier
en matière de sottise
est du moins silencieuse.
...Rossignol, ton grand tort
est de te prendre pour un rossignol.
...
Je te pardonne. Mais, mon Dieu,
quelle odeur de poussière !

Pour plus de précisions, voir cette [merveille de Pierre Alferi](#), évoquant la genèse, à Royaumont, du Rossignol Hocquardien, antidote au chanteur romantique :
Texte complet dans *Un privé à Tanger*, P.O.L, 1987 ; rééd. Points, 2014.

Ce qui me permet d'évoquer, puisque nous parlons du lieu où se pratiqua la traduction en commun, la personne de mon défunt ami Michael Gizzi, grand amateur de Raymond Chandler et de Charlie Parker (dit *The Bird*), et d'oiseaux.

Michael Gizzi : nous filions dans son *Oldsmobile* vers Gloucester, Mass., où nous allions rejoindre Gerrit Lansing, décédé l'an dernier, compagnon de Charles Olson ; nous écoutions en boucle Thelonius Sphere Monk pianoter en zigzags (trouver la *bonne fausse note*, tout un programme !) ses variations ellingtoniennes ; à l'arrivée, nous avons fait le tour de la presqu'île en nous récitant *Maximus...*



Gloucester, maison où C. Olson passait ses vacances, enfant.

Gizzi, Aux., Lansing

Il m'est arrivé de dédicacer ce poème (qu'on pardonne ce dernier petit accès de vanité) à l'ami disparu – ce sont réellement des phrases prononcées par *Bird* :

*CITATIONS DE CHARLIE PARKER
à Michael Gizzi, aux oiseaux.*

Un homme change de sentiments & d'idées avec le temps,

et le moment où le passé vient rejoindre le futur
est difficile à fixer –
la musique est déjà écrite, et nous ne la jouons
peut-être en vérité qu'une fois épuisés
tous les chemins qui mènent d'un bout à l'autre
de la ligne de sens.

Peu de gens savent
que ce qu'ils entendent est issu d'un instrument
et que c'est avant tout la voix d'un homme :
ce qui leur parle, c'est le thème ressassé
sur la portée du souvenir, alors
qu'il s'agit
peut-être
d'un souvenir – par exemple:
il fera

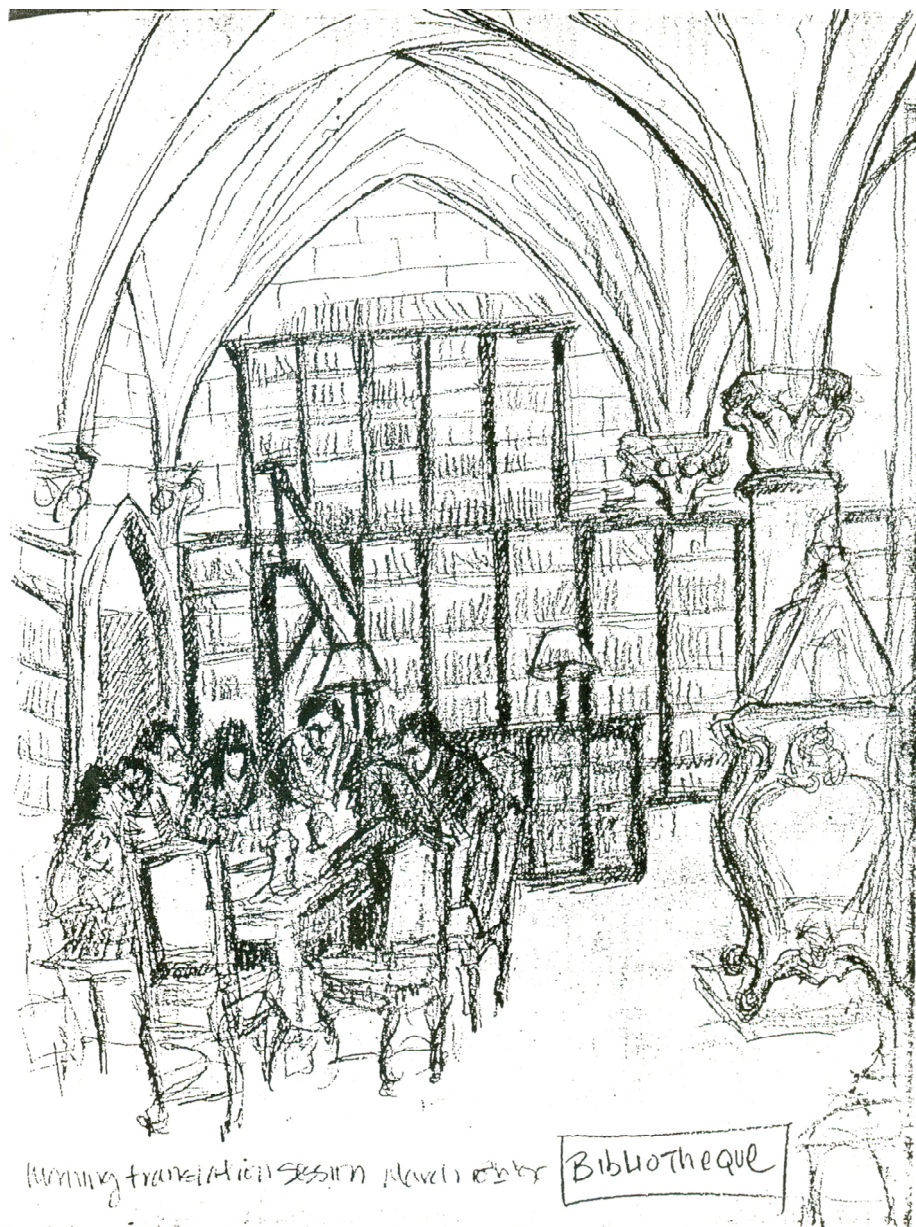
beau
demain, les femmes sauteront les ruisseaux,
le soleil clignotera dans les flaques du chemin,
on verra le sommet de la montagne de la vallée,
et l'air sera frais – et le vent doux, pourtant.

La ligne de sens est ininterrompue, et va
de l'avant seule, et nous, nous apprenons
à la connaître en la jouant. Lieu commun.

(in *Parafé*, Flammarion, 1994)

Et tant que j'y suis, sur l'ultime page, cette vue du plan de travail à Royaumont (dessin de Barbeio, l'épouse de Michael Gizzi) : on reconnaîtra à gauche la silhouette d'Emmanuel Hocquard (avec une autre personne à sa gauche, inidentifiable) puis en allant vers la droite, Kathy, Auxeméry, Gizzi, puis enfin de trois-quarts-dos, Marie-Florence Ehret.

Rendons grâce au lieu, au temps, à l'atmosphère incomparable.



Concluons donc. Si vous cherchez une raison d'aimer les oiseaux, lisez ceci, le titre est adapté à votre questionnement : Fabienne Raphoz, *Parce que l'oiseau*, Éditions Corti, Paris, 2018.

Ou bien l'immortel *Mantiq at-Tayr*, منطق الطير, du soufi persan Farid al-Din Attar, communément traduit par *La Conférence des oiseaux*. La huppe deviendra votre amie.

Ou bien encore la pièce d'Aristophane, où il est décidé de fonder, entre Olympe et Terre, une Cité d'où sycophantes, démagogues, sophistes et autres espèces de rapaces puants et abrutis seraient exclus : elle s'appellerait *Νεφελοκοκκυγία* / *Nephelokokkugia*, « *Coucouville-les-Nuées* ».

Et ceci : Charlie « Bird » Parker : [Ornithology](#), avec Miles Davis... L'enregistrement que tout le monde se doit de connaître –